

Monsieur PAULIN

Monsieur PAULIN

Sébastien Malmendier

Monsieur

PAULIN

Théâtre

Du même auteur :

Théâtre :

KAHYOMANE – Editions de la Société des Ecrivains – 2004

EX NIHILO – Editions de la Société des Ecrivains – 2008

L'UN & L'AUTRE – Editions de la Société des Ecrivains –
2008

Jeunesse :

SARAH, la petite Sarienne. (En association avec S. MONDARY) – 2008 .

La folie n'est pas toujours celle que l'on croit.

Sébastien MALMENDIER.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L122-5, 2° et 3°a), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (art. L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Sébastien Malmendier.

Monsieur PAULIN

Monsieur PAULIN

LES PERSONNAGES :

PAULIN : Peintre solitaire et isolé en montagne. Une réelle particule de folie vit bel et bien en lui.

UN INFIRMIER.

LA SCÈNE :

Monsieur Paulin est un homme isolé du monde. La scène représente l'intérieur de son domicile. Plus que d'un décor explicite, il s'agit ici de créer une ambiance qui reflète cet isolement et la détresse du personnage.

Aussi le décor sera-t-il principalement constitué de vieux cageots en guise de meubles, d'une vieille table et de son unique chaise. Des tableaux recouverts de papier journal sont déposés au sol, face vers le fond de la scène. Ces toiles semblent attendre là, depuis un temps incalculable, qu'on veuille bien révéler leur face à la vision du monde.

Un chevalet surmonté d'une œuvre en cours présente également sa face arrière au public, de sorte que seul M. Paulin soit à même de la voir et d'y travailler.

Quelques vieux objets en tous genres sont déposés çà et là pour affirmer le caractère "vieillot" de l'endroit.

Monsieur PAULIN

Monsieur PAULIN

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR PAULIN.

- A l'ouverture du rideau, Monsieur Paulin est déjà en scène. Il s'affaire à emballer précautionneusement un tableau. Cette toile est enfermée dans du papier journal. Au sol, derrière lui, plusieurs autres tableaux semblent attendre à l'infini après avoir subi le même traitement. Une fois sa tâche terminée, Monsieur Paulin rejoint son chevalet, y observe l'œuvre en cours. Il semble hésiter un instant, puis, parlant à la toile : -

MONSIEUR PAULIN :

Sans aucun doute, tu vas être ma plus grande œuvre ! Toutes sont belles, mais toi, tu es spéciale. Je le sais, je le devine au fond de mon cœur, même si tu n'es pas encore complètement née. De toute façon, je serai très fier de toi. Bientôt, il sera temps de te trouver un nom. Pour le moment, il me faut encore t'accompagner vers ta complète naissance. *(Il se saisit d'une palette et d'un pinceau et commence à s'appliquer dans tous les gestes du peintre.)*

Monsieur PAULIN

Mettre en toi les élans de mes confidences, te raconter mes croyances, t'accompagner vers mon passé pour que tu puisses être le narrateur de demain. La multitude faite une. Pluralité de mon passé qui me conduit à l'instant présent.

Un passé estompé pour un avenir inconnu. Instants tronqués et bribes d'identité. Images incertaines d'une hypothétique réalité mais vérité absolue dans l'imaginaire. Je veux être le négociant du rêve, le transmetteur au réel. Pas facile de ne pas s'y perdre. Mélange des genres pour un genre nouveau. Mélange de deux couleurs pour n'en faire plus qu'une.

Naître, s'épancher, se diluer, s'estomper pour finir par s'épuiser à la surface rugueuse des choses. Disparaître en quelque sorte mais, pourtant, demeurer là à jamais. Vivre au centre du tableau tout en passant inaperçu. Vivre faute de mieux ou par peur du pire ?

Accompagner l'autre jusqu'à s'oublier soi-même. Devenir l'instrument de qui ? De quoi ? De rien ! De tous ! Jeu de la vie mais rester maître du jeu. Maître de "je". Ma mise à mon propre service. Colorer mes jours de couleurs qui me plaisent. Devenir la palette de mon quotidien. La passion de ma passion pour ne pas en perdre la raison.

Monsieur PAULIN

Et la raison me dit : "regarde ce que tu fais !". J'agis comme il me plaît. "Ton travail d'aujourd'hui prépare le résultat de demain..." Mais, aujourd'hui, j'utilise ce que j'ai préparé hier. Et me voilà revenu au passé !...

De l'idée que l'on s'en fait dépendent les bouts d'illusions qu'il nous reste. Instants furtifs et lointains. Vouloir empêcher l'échappée des souvenirs qui fuient notre mémoire. Lutter, combattre sans cesse mais ne rien parvenir à retenir. Brouillard opaque qui dilue tout. Pastel de nos joies, pastel de nos peines et puis, pastel de nous-même.

Peindre pour continuer à respirer. Peindre, désir de figer l'image qui passe. Peindre pour avoir une preuve du rêve. Marque de ce qui n'est pas sur le présent.

Je ne suis peut-être pas bien vieux, mais de nombreuses expériences m'ont marqué. Instants éphémères qui s'incrument partout, tout autour de nous. Le temps : une cruelle invention d'un vieux philosophe pour justifier ses rides.

Mes œuvres n'en possèdent pas. Leur jeunesse s'inscrit en moi, je leur lègue une part du fardeau de ma mémoire.

Monsieur PAULIN

Mon histoire débute avant ma mémoire. Du temps où je ne pensais pas encore. Moment où la conscience n'est pas encore consciente. Tout comme vous, ma vie commence avant qu'elle ne soit légitime.

Au commencement, j'étais juste une intention, une idée dans la tête de mes géniteurs. Et puis, cette pensée a fait son chemin, elle est descendue un peu plus bas. Son germe devait trouver refuge dans le ventre maternel. S'y installer confortablement, croître et se développer. A cet instant, je suis déjà moi-même, mais tout le monde l'ignore... Aujourd'hui, tout le monde le sait et moi, je ne souhaite que l'oublier. Mélange de deux couleurs pour n'en faire plus qu'une seule.

Désir de peindre. Peindre ses désirs, mais, surtout, rester maître de "je". "Je" c'est moi. J'ai longuement hésité avant de pouvoir vous l'affirmer. Croyant parvenir à m'affranchir de mon histoire, je n'avais aucun passé.

Petite œuvre, tu es un bout de moi. Ton histoire future dépend du passé que je présenter maintenant devant toi. Je sais que tu ne peux pas naître si je ne t'offre pas mon histoire. Le pinceau et la main ne sont rien sans l'histoire. Ne

Monsieur PAULIN

rien parvenir à retenir. Tout s'échappe, je veux t'offrir ce tout. Je te le donne, au centre du tableau, il y a moi.

Ma vie débute par une expulsion et des cris. Non pas par une invitation à naître dans la joie. Ma pauvre mère rêvait d'avoir une fille. C'est moi qu'elle dut accueillir. Le fruit de ses entrailles ne ressemblait en rien à celui de ses espoirs. Son premier essai raté la dissuada à jamais d'enfanter à nouveau. Il allait donc me falloir affronter l'exploration de mon environnement seul. Personne avec qui partager les joies de la découverte. Peu importe, ainsi je n'aurai pas de scrupules à vivre la grandeur de mon devenir... Je parlerai de cela plus tard. Devenir l'objet que l'on place au centre du tableau. Au centre du tableau, il y a moi. Au centre du tableau, il y a tout.

Autour de moi, il n'y a rien. Brume du souvenir. Souvenirs des autres qui parlent de notre naissance. Je ne suis pas né fille, je suis resté homme. Jamais je n'ai pu réaliser le rêve de ma mère d'enfanter de la féminité. Très vite elle a modelé ma destinée en s'imaginant ce qu'elle aurait fait de moi si je n'avais pas été moi-même. Si j'avais été l'autre : la fille. Celle tant désirée, l'absente.

Monsieur PAULIN

Depuis toujours, ma mère nourrissait une passion folle pour la danse. Hélas, elle en possédait bien la passion mais pas le talent. Qu'importe, la vie venait de lui offrir un enfant pour venger son cœur blessé de ne pas savoir bouger en rythme avec la musique.

Ainsi, moi, le garçon qui devait rappeler la fille manquante, fus inscrit à l'école de danse. Cela ne dura qu'un temps. Un échec et une honte. Ridicule !

- NOIR-

Monsieur PAULIN

SCÈNE 2

MONSIEUR PAULIN.

(De nouveau à sa tâche sur son ouvrage.)

MONSIEUR PAULIN :

Crois-tu que j'étais mal dans ma peau ? Pas du tout. Je me trouvais juste dans celle d'un autre. Je le suis encore souvent, d'ailleurs. J'aurais réussi à devenir danseuse étoile si je n'étais pas demeuré moi-même, au fond de moi. M'accoutumer au tutu aurait pu se faire si la couleur ne me déplaisait pas tant.

Jouer mon propre rôle lorsque je fatigue à force d'être l'autre. Cet autre ignore qui je suis. Au centre du tableau, il y a moi. Au centre du tableau, il n'y a rien ! Je n'en suis pas rien pour autant. Parfois, j'ai même été beaucoup. Un temps, trop pour moi et rien pour les autres. Une autre fois, la situation se trouvait inversée. Si je le voulais, je serais les pyramides de Kheops. Si, si... Pas le pharaon lui-même, mais l'ensemble de son œuvre. Mais voilà l'image du tutu qui me revient encore, comme un refrain. La danse et moi étions en

Monsieur PAULIN

divorce, mais je n'en demeurais pas moins l'étoile de ma vie.
La célébrité de mon quotidien.

Voici ce que j'ai deviné être ma vie après cet épisode, cette rencontre éphémère avec les chaussons, la barre fixe et les pointes : une aventure. J'étais encore petit, un tout jeune garçon, mais je me sentais déjà le cœur et le courage d'un grand homme. Jamais plus, depuis ce jour-là, je ne viserai autre chose que le sommet. Peu importe comment, mais le sommet... Est-ce que je ne vis pas, aujourd'hui encore, en montagne ? Des sommets, vous dis-je !!!

Donc, voilà, je rends mon tutu et je pars. Je quitte cette pauvre mère qui me voulait fille. Avant qu'ils ne s'envolent, je préserve tous les souvenirs de l'esprit. J'ai perdu depuis longtemps toutes les sensations du corps. Un corps comme endormi pour mieux vivre ses rêves. De là à dire que j'ai vécu une vie de rêve, il n'y a qu'un pas. Un rêve toujours au sommet de mes attentes.

Une fois déposé le tutu, je me suis envolé vers des lendemains que j'allais décidés. Faire de sa vie une toile dont on décide la taille. La mienne est grande, magnifique, cruelle et insolite. Ma toute première décision fut de rencontrer la musique. Un mariage du bout des doigts avec les touches du

Monsieur PAULIN

piano. Hélas, j'aurais aimé qu'il n'y eût que des notes entières : des blanches. Comment m'arranger avec tous ces bémols, doubles croches et quart de temps. Dès lors, je devenais Beethoven, je réinventais la musique. Une musique blanche, bien ronde et en mesures entières. Une musique à l'image de celle que j'avais de moi. Mieux encore, je me transformais en mélodie, mélopée rythmique de mon cœur.

Le cœur est un organe à sentiments. Les sentiments se mélangent et nous invitent à vivre toujours un peu plus.

J'aurais voulu être un fils dans les yeux de ma mère. Réinventer sa musique intérieure pour souligner ma véritable nature. Réécrire la partition d'un amour mal accordé. Alors, peu importe la rondeur de mes notes, la blancheur de mes accords, pas un gramme de ma véritable musique ne parvenait aux oreilles maternelles.

Je m'envolais toujours plus loin dans l'espoir de me rapprocher toujours un peu plus d'elle. Je m'enfonçais encore plus en profondeur vers les chemins de ma grandeur. (*Son débit de paroles devient plus vif, plus intense*) J'étais Mozart, Schubert ! Je devenais la partition, la note, la musique ! Je me trouvais au centre de tout et au milieu de rien ! Je m'appelais Dièse, Bémol, Tierce ou Concerto ! J'étais

Monsieur PAULIN

partout, j'étais tous, je devenais rien et personne ! (*Dans un cri.*) Mais j'avais mal !!!

(*A nouveau très calme.*) Une musique bien ronde, mélange de deux couleurs pour n'en faire plus qu'une. Brouille du cœur pour oublier que je ne pouvais pas être un fils, ni une fille pour ma mère.

Souffrir nous anéantit... ou bien nous rend plus fort. Viser des sommets. J'endurais le tourment, je le contrais par la joie de contempler les bonheurs offerts par ma vie future.

Grâce à mon union au piano, mon mariage avec cette musique réinventée sous mes doigts, je devenais virtuose. Un musicien grandiose, virtuose de génie. Un piano, des doigts, des notes qui oeuvrent à la naissance de la musique. Rien que de très simple ! La grandeur n'est jamais ordinaire. Le génie ne s'accommode pas de la proximité de la banalité. J'avais déjà réinventé ma musique, je me devais de réinventer son style.

L'idée imaginative consistait à accorder une mélodie sans notes ! Voilà l'invention ! Offrir une symphonie du silence pour oublier les fausses notes. Je proposais donc au public une mélodie des phalanges en organisant un grand concert. Les gens vinrent en masse. Ils ressentaient une

Monsieur PAULIN

rivalité, une métaphysique scénique dans l'absence de numéro alors que je leur donnais un apaisement, un soulagement, une quiétude du silence pour exprimer les non-dits.

Ressentir l'œuvre plutôt que l'écouter. Voir le musicien au lieu de se concentrer sur l'instrument. Une musique sans notes pour découvrir les passions de nos cœurs. Je me voulais leur messie, je ne rencontrais qu'incompréhension. On me traita d'escroc, de plagiaire. La masse ne comprenait pas la grandeur de l'enfant que j'étais encore. Paraît-il que nul n'est prophète en son pays. J'existais bien au centre du tableau, mais j'ignorais encore quels en étaient les contours exacts.

Certains se prosternèrent devant le génie de la création. Devant moi. Apôtres du nihilisme comme ultime expression du doute. Mon incertitude à ne pas toujours réussir à rester moi.

L'important étant d'avoir rencontré les premiers fidèles. Trois notes d'un amour reçu de la part de proches et peu importe toute la haine du monde extérieur. Peu importe si je suis moi-même ou bien un autre moi. Rencontre avec un étranger, un fidèle et devenir celui qu'il attend que l'on soit.

Monsieur PAULIN

Devenir son idéal, adopter les qualités qu'il ne trouve nulle part en lui. Devenir l'autre dans sa majesté. Impossible de devenir la fille de ma mère. Courir à en mourir derrière son amour que je ne peux recevoir.

Un danseur, un musicien, mais toujours quelqu'un d'un genre inconnu. Un enfant qui ne sait pas reconnaître son image dans le reflet du miroir. Juste vouloir être un fils dans les yeux de la mère.

J'aboutissais au faite de la création musicale, tout était dit. Fort de mes nouveaux disciples, conforté par ces amitiés passagères, je devais trouver le moyen de me grandir plus encore. Impossible pour moi d'imposer la musicalité de mes silences aux autres. Je devais devenir un autre moi.

J'étais encore un enfant. Un enfant débordant d'un grand esprit. Refuge où se terrait la sublimation de ma nouvelle réalité. Espace de création de la vie qui me plaisait le plus. J'y étais moi, lui, ceci, cela ; j'étais le centre du tableau. Commencer par le milieu. Au centre du tableau, il y a moi. Au fond de mes entrailles, il y a ma mère.

Image d'une mère que je ne reconnais pas. Emblème d'une mère qui ne veut pas de moi. (*Flottement*)

Monsieur PAULIN

Fini la danse, adieu la musique. Dans cette vie qui serait mienne, je me trouvais une nouvelle mère. Nouveaux bras maternels qui diraient oui à mes principes, qui valideraient mes croyances, qui ouvriraient pour moi les chemins de ma vie. Quelqu'un qui prendrait soin de mes manques, qui chouchouterait chacune de mes blessures à venir.

Je portais le symbole d'une croisade par une croix peinte sur mon jeune torse. Chevalier incompris dévoué à sa quête du Graal. Je me désirais constructeur d'un temple intérieur afin que brille un peu plus le monde dans mes yeux.

Voici que je m'éloignais encore de moi pour mieux me rapprocher d'elle.

SCÈNE 3

MONSIEUR PAULIN.

(Il installe un tutu sur un cintre et s'assied à côté sur le sol.)

MONSIEUR PAULIN :

Je m'appelle Dominique. Mais je me nomme tout aussi bien Frédéric, Camille, Morgane, Paul, Irénée, Gaël, Amédée, Danielle, René, Marcelle, André ou Michelle. C'est comme on veut. Je suis parfois moi-même, souvent l'un d'eux. *(Au tutu.)* J'ignore lequel d'entre eux incarne celui que tu préfères. J'ignore aussi si c'est la place d'une telle ou d'un autre dans ma vie qui me rendra grâce à tes yeux. *(Pour lui-même.)* Non, je m'y prends mal. Ne rien rater afin de sublimer la perfection. *(Au tutu.)* Je suis l'enfant qui n'est pas né femelle. Mes entrailles ne porteront jamais la vie. Pourtant, tout au fond de moi, je sens bien ta présence, j'y devine chacun de tes gestes. Stérilité d'une impossible utopie personnelle. Je connais tout le chagrin qui est le tien pour avoir mis au monde celui que je suis. Ta déception de n'avoir pas reçu une fille.

Monsieur PAULIN

Je serais prêt à tout pour te plaire, pour voir naître un sourire sur ton visage. Tu ne le sais pas encore mais j'ai tout accompli, j'ai vécu mille choses pour tenter de te reconquérir. Mais il n'y avait que lorsque je me trouvais avec les yeux clos que je ressentais ton étreinte me fournir le réconfort que j'espérais. *(Pour lui-même.)* Ne pas prendre le risque de tout perdre en allant trop loin. Veiller à en dire assez quand même. Je ne suis pas rien, j'appartiens au tableau. *(Fermant les yeux.)* J'ai trois ans, cinq ans ou bien je suis centenaire. Je porte en moi l'insouciance du bonheur, la joie de l'amour reçu. Un incroyable sourire ne quitte pas mes lèvres. J'ai le cœur qui rigole et je cours les bras ouverts aux promesses de la vie. Je vogue sur la vague de l'inconscience juché sur un radeau d'insouciance. Je balade mes rires, je cours bien droit, bien vite, sans détour. Et puis, ma bouche goûte à la poussière du chemin. *(Au tutu.)* Vois-tu, il y a toujours un petit caillou, une frêle branche pour briser nos élans. Tu retournes à la poussière. Une chute qui te fait mal au corps mais qui blesse surtout tes espoirs. *(A nouveau les yeux fermés.)* Tu es retourné dans la poussière plus vite que prévu et ce n'est pas Dieu qui te tend une main pour te relever. Pas Dieu, mais une autre immortelle de ton cœur :

Monsieur PAULIN

toi, Maman. La main de la Mère-Dieu pour te remettre sur les rails. Et tu sais d'avance que la quantité de boue qui souillera tes genoux importera peu puisque ta protectrice sera toujours là pour t'en débarrasser. Toute puissance d'une mère dans le regard de celui qui restera à jamais son enfant. Pouvoir tout faire, tout accomplir par la tacite autorisation maternelle. Reculer toujours plus loin les limites du possible. *(Ouvre les yeux. Flottement.)*

Voilà ce que je vois se projeter sur le rideau de mes paupières, bien à l'abri de mes yeux clos. *(Au tutu.)* Mais diable, pourquoi ne parviens-tu pas à être cette maman-là ? Une mère qui fasse bien son boulot. Serais-je un paria à tes yeux parce que je porte une paire de testicules ? Chance pour toi que je sois un fils qui retienne ses mots !

(Au tableau qu'il vient de rejoindre.) Non mais, c'est vrai, quoi ! Crois-tu que je ne puisse jamais rien exprimer ?... Quoi ? Que dit-elle ? Elle souligne m'avoir toujours aimé à sa façon ! Elle déplore que les enfants ne soient pas livrés avec un mode d'emploi !

(Au tutu, calmement.) Pardon, pardon, pardon mais tout ceci ne me convient pas du tout. Puisque je veux vivre en homme heureux, nous allons revisiter notre histoire commune. Nous

Monsieur PAULIN

allons faire de toi ma nouvelle mère. Tu trouves l'idée géniale ? Moi aussi ! C'est toujours ce qui se passe : mes concepts sont grandioses. Mélange de deux êtres pour n'en faire plus qu'un. Mélange de deux visions pour créer une nouvelle réalité. Réalité de l'image qui s'incruste dans nos mémoires. Mémoires oubliées du temps perdu pour ne plus vivre que l'instant présent.

Allez, laisse-moi te conter la beauté de notre nouvelle histoire ! Sans oublier toute l'influence de ta bonté envers moi dans la construction de mon passé.

Toujours se placer au centre de toute chose afin d'en déterminer les limites. Voilà comment va se construire notre histoire nouvelle. (*Hésitation.*) La bonhomie de mon silence musical et l'arrivée de mes nouveaux apôtres allaient me permettre d'affirmer la poursuite de mon voyage sur une route nouvelle.

Mon succès, mes fidèles mais également, et principalement, grâce à nos retrouvailles. Un instant unique qui devrait servir d'exemple au monde. Quelle belle preuve d'amour pour l'homme que je suis. Tableau vivant dont voici la scène :

Monsieur PAULIN

"*Un soir, un Parisien m'invita à sa table ; j'entrai dans la maison du Parisien et pris place. Survint une femme, une pécheresse de la ville. Ayant appris que j'étais à table chez, le Parisien, elle avait apporté un vase de parfum. Se plaçant alors par-derrière, tout en pleurs, à mes pieds, elle se mit à m'arroser les pieds de ses larmes ; puis elle les essuya avec ses cheveux, les couvrit de baisers, les oignit de parfum.*

A cette vue, le *Parisien* qui m'avait invité se dit en lui-même : "Si cet homme était *grandiose*, il saurait qui est cette femme et qu'elle est une pécheresse !" Mais moi, prenant la parole, je lui dis : "Simon, j'ai quelque chose à te dire." - "Parle, maître", répondit-il. Et me tournant vers la femme : "Tu vois cette femme ? dis-je à Simon. Je suis entré chez toi et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds, ni donné de baiser, ni oint ma tête d'huile ; elle, au contraire, m'a arrosé les pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Depuis que je suis entré, elle n'a cessé de me couvrir les pieds de baisers et les a oint de parfum. A cause de cela, je

Monsieur PAULIN

te le dis, ses péchés, ses nombreux péchés *et ses fautes à mon encontre* lui sont *annulés*, puisqu'elle *vient de me* montrer beaucoup d'amour. " " *

(*A lui-même.*) Je tiens en main le pinceau pour dessiner les courbes de la mémoire. Je n'exagère pas. Mémoire personnelle qui devient mémoire des deux. Instants du passé pour traduire l'union nouvelle et durable d'un fils et de sa mère. (*Au tutu.*) De toi et moi.

Bonheur d'un soir d'été – car je n'imagine la joie qu'en cette saison – où je pouvais enfin pénétrer l'âme du fils. Permission donnée pour que je puisse l'appeler maman. Miracle permettant que j'applique ma tête contre son cou, que je plonge dans la douceur de ses bras, que j'y oublie mon chagrin et que j'y dépose l'amertume de toutes ces années de mépris.

Contempler le chagrin de l'autre permet souvent d'exorciser le sien. Me forger cette nouvelle mère qui souffrait pour avoir la chance de lui être utile. Faire disparaître celle d'avant. Plus jamais je ne connaîtrai toutes ces années d'abandon à vivre dans l'attente qu'elle accepte de

* Passage emprunté à l'évangile de Saint Luc, 7, 36 à 47. Le texte en italique est une libre adaptation aux nécessités du personnage de Paulin. (N. d. A.)

Monsieur PAULIN

me prendre enfin comme enfant. Son ventre lui avait légué mon existence qui l'écoeurait tant. Personne n'en était responsable mais nous devions tous en régler la note.

Ainsi, depuis ce fameux soir, depuis cet instant où elle me baptisa de ses larmes, je pouvais devenir un fils. Son fils. A partir de là, je me devais de tout organiser pour nous permettre de vivre la plus fabuleuse des relations. Béatitude de chaque instant.

Palette d'images tracées aux pastels du verbe. Le peintre qui vient de rendre vie à la mère. Coup de gomme sur la méchante, la lointaine, l'indifférente, l'écoeurante, la vilaine, la jalouse, l'inconnue qui partage nos jours, l'absente quand on a du chagrin, celle qui priait pour que je disparaisse de sa vue. Pour le coup, c'est toi qui t'envole. Place au blanc, à la pureté, à la feuille vierge prête à recevoir les nouveaux traits et au désir de vivre avec elle.

En cet instant, je change la donne. Bonjour nouvelle maman ! Mère aimante, adorée, attentive, attendrissante et attentionnée. Ensemble, nous pourrions combattre mes relents de fils paumé. Je te veux comme première spectatrice de mes réalisations. Comme divine adoratrice de mon quotidien.

Monsieur PAULIN

J'ordonne que s'effacent tous les moments du passé où tu m'as brisé ! Que disparaissent toutes ces heures où j'implorais ta pitié ! Oublions donc que je suis mal né ! (*Au tutu.*) Tu vois, je suis un fils qui commence à parler ! N'oublie plus que je suis le maître de "Je" et que moi seul dicte les règles du jeu.

Je suis le peintre et cette vie est mon tableau.

Monsieur PAULIN

SCÈNE 4

MONSIEUR PAULIN.

(*Allongé sur sa table.*)

MONSIEUR PAULIN :

Un beau matin, alors que je me trouvais dans ma onzième année, une révélation s'imposa à moi : l'usage d'un petit artifice pourrait simplifier les choses. Artifice du langage pour raffiner la vie. Cette matinée-là, j'expérimentai la pratique du mensonge. Usage de cette technique de politique sociale qui permet de ne jamais se déplaire à soi-même, de n'être jamais pris en défaut par l'autre.

Mentir n'est pas inventer du faux. J'y vois un acte de création d'une situation née pour ne déplaire à personne.

J'avoue : mon premier mensonge résulta d'une parole accidentelle. Je venais de passer une nuit sans sommeil devant la succession des minutes torturées qui accompagnaient mon corps sur l'oreiller. Puisque l'aurore perçait le voile de mes yeux fatigués, j'entrai en discussion avec ma main droite, toujours plus alerte que la gauche.

Monsieur PAULIN

Elle venait de parcourir mon visage dans un geste maîtrisé, parce que mille fois répété, pour tenter de rassembler mes pensées lorsqu'elle me fit cette remarque : "Pardon, mais il me semble voir ici des traits tirés et un visage bien fatigué..." De quoi je me mêle ? J'aurais préféré lui cacher mon intimité, qu'elle ignore cette part de ma vulnérabilité. Une main restant une main, elle ne connaît que la curiosité à force de se poser partout.

J'aurais dû lui répondre : "Tu as raison, je ne connais rien d'autre que des nuits sans sommeil. Je ne parviens plus à cohabiter avec celui que je suis. A force que chacun voie vivre en moi le personnage qui lui plaît le plus, nous finissons par être trop nombreux à partager le même corps. Trop de monde dans un espace restreint et confiné crée des tensions, des conflits. A présent, il se joue une guerre de tranchées dans mes veines. Cela débouchera forcément sur l'intronisation d'un vainqueur. Alors, le calme s'avérera. Le temps qu'une autre personnalité vienne le faire tomber de son trône. Depuis bien longtemps, chacun lutte à armes égales ; un point partout, match nul. Sauf pour moi qui ne trouve plus le repos."

Monsieur PAULIN

Ma réponse aurait dû être celle-ci. Pas les mêmes mots à la virgule près mais bel et bien une plainte de ce style.

Je regardais mon indiscreète main droite, j'ouvris la bouche pour lui confier mon cœur mais trouvai seulement l'énergie pour articuler le mot "non". Un non, bien clair, bien appuyé et bien rond. "-Non."

Voici la graine du mensonge plantée. Ne restait plus qu'à la laisser croître et voir pour la suite :

"- Non, pas du tout. Au contraire, tu me vois avec cette tête-là parce que j'ai bien trop dormi. Mes rêves possèdent une telle douceur que je ne me presse jamais pour en trouver la sortie. Chacun d'entre eux s'exprime comme une bible prophétique dans laquelle je trouve la façon d'imaginer mes journées à venir. Voilà pourquoi je peux me permettre de m'affirmer en doux rêveur.

J'ignore si tu comprends bien ce que je dis. C'est vrai quoi, après tout, tu n'es qu'une main. Tes capacités d'appréhension sont limitées, à l'inverse de moi. Mais au moins demeures-tu curieuse dans l'attente d'agrandir sans cesse ton champ d'action."

Monsieur PAULIN

Ainsi donc, cela ne se révéla pas plus difficile que cela ! Je prends d'abord une profonde et lente inspiration, histoire de me trouver moins vite à bout de souffle, j'ouvre délicatement la bouche – usage qui permet de donner plus de sérieux aux propos – et je laisse chaque parole parvenir à maturité.

Quelle surprise que de voir, parfois, une idée farfelue se glisser au milieu du nombre des mots. Accompagner la phrase jusqu'à en devenir l'instrument. Cela fournit donc l'occasion idéale de devoir donner des explications sur cette idée saugrenue qui, d'un bond, s'est glissée dans le discours.

Certains diront que le mensonge est un méchant défaut, un vice. Pas du tout ! J'y vois une forme libre d'improvisation.

(Au tutu.) Tu sais, maman, je vois d'ici tous ces censeurs de la pensée et de la parole libre préférant s'étouffer plutôt que de ne pas dire les choses telles qu'elles sont. Hélas, ne leur en déplaise, le mensonge trouve son plein sens en permanence partout autour de nous.

Je sais bien que l'autre ment lorsque qu'il m'adresse un large sourire alors que nous nous croisons, tôt le matin. Il me trompe. Il désespère simplement d'avoir quitté la chaleur

Monsieur PAULIN

de sa couche. Mensonge, aussi, en croisant d'inconnues personnes, au gré des trottoirs. Elles abusent mon regard par les effets et autres tendances vestimentaires qu'elles affichent. N'ignorons clairement pas que l'habit fait le moine. Le chômeur doit, coûte que coûte, ressembler à un grand patron s'il veut obtenir ma sympathie. L'escroc doit faire illusion en se parant de la tenue du banquier. Mensonge, encore, quand j'affirme être au regret de ne pas pouvoir répondre à l'attente de mon prochain. Je mystifie ma prétendue compréhension. En réalité, je me fous bien de faire plaisir à l'autre ou pas. Seule compte, en définitive, l'existence de mon petit confort.

Je mens, tu leures, il trompe, nous abusons, tous dissimulent. Ainsi va le monde ! Si l'on semble s'inquiéter de savoir comment va notre voisin, c'est dans l'unique attente de l'entendre répondre : "bien.". J'ai besoin de savoir que l'on s'inquiète pour moi, que l'on cherche à connaître mes problèmes. Mais je me moque bien de ceux des autres, voilà la vérité.

Vérité, mensonge, tout dépend de mon intention envers autrui. Chercherais-je à lui faire plaisir ou pas ?

Monsieur PAULIN

De loin, je préfère plaire. J'adore aussi que l'on me fasse plaisir. Alors, je façonne les événements pour qu'ils soient en accord avec mes attentes. Je fonde ma perception du monde sur la représentation que s'en fait mon esprit.

Je n'invente rien, je ne suis pas non plus un affabulateur. Je demeure le concepteur du tableau. Je me place au centre de la toile et ma vie s'exprime au centre de mon être.

Oui, j'adore plaire. Quelle sensation de grandeur lorsque ma mère repentie pleurait à mes pieds. Il fallait voir le regard de mes disciples à mon égard. Je me persuadais que cela était naturel. Aux grands hommes les grandes choses.

(A sa toile.) Tu vois, j'expliquais à mes amis rassemblés autour de la table combien cette scène faisait partie de ma normalité. "Voyez, mes fidèles, je suis confus... pour vous ! Pour ma part, ce genre de situation se produit en permanence. Partout et en toute heure, des gens se jettent en pleurs à mes pieds. Je reçois leurs larmes alors qu'ils me supplient de les libérer de la morosité et de la grisaille de leur petite vie, qu'ils m'implorent de devenir leur modèle." *(Un temps.)* Et puis quoi encore ? Y'a rien là ? Y'a rien d'autre ? Je veux bien faire preuve de compassion pour

Monsieur PAULIN

trouver une nouvelle mère, mais pour les autres, qu'est-ce que je gagne ?

Et ma main droite qui se plaque sur mon crâne pour tenter d'étouffer ma conscience. Inutile, je l'entends tout de même. Une conscience d'enfant qui braille, qui ne comprend pas les petits arrangements que je tente de faire avec elle. Une conscience dans la force de l'âge. Bien plus virulente que ne l'est la mienne aujourd'hui. A présent, elle est plus passive, endormie, découragée à force de détourner mes tentatives pour la distraire. Une conscience qui préfère regarder ailleurs et me laisser faire. Une conscience épuisée et qui lève le doigt pour demander le droit à s'exprimer.

Jadis, elle me hurlait aux oreilles. En moi résonnent encore les échos de quelques remarques :

PAULIN PARLANT POUR SA CONSCIENCE : Ton égoïsme me surprend. Un grand homme ne doit pas s'élever en marchant sur la détresse de son prochain.

PAULIN PARLANT POUR LUI-MEME : J'agis bien comme il me plaît ! Oui, je sais : mon travail d'aujourd'hui prépare le

Monsieur PAULIN

résultat de demain ! Je connais la chanson, merci bien ! Et alors ?

PAULIN PARLANT POUR SA CONSCIENCE : Et alors... Il apparaît comme de mon devoir de mettre le doigt sur certains points qui me heurtent. Tu sembles être un dirigeant, un meneur qui parvient à rassembler autour de lui. Tes créations laissent perplexes, mais l'art ne se met pas toujours à la portée de tous. Seulement voilà... pourquoi ne pas offrir un peu plus de toi-même à la masse ? Comment peux-tu ne t'arrêter que strictement sur une seule partie de ce qu'ils sont réellement ? Tu vois les larmes, mais pas le chagrin qui en est la cause.

PAULIN PARLANT POUR LUI-MEME : A quoi bon ? Je suis le peintre qui sait jouer de la palette des personnalités ! Connaissent-ils vraiment qui s'exprime par ma bouche ? A l'instant où ils viennent me voir, savent-ils si je suis moi-même ou bien un autre ?

PAULIN PARLANT POUR SA CONSCIENCE : Plaire reste ce qui te préoccupe le plus. Peu t'importe le moyen.

Monsieur PAULIN

PAULIN PARLANT POUR LUI-MEME : Exact ! Et je ne vois pas ce que tu trouves à y redire. J'attends de toi que tu sois une alliée. Mais non, toi, tu trouves toujours le moyen de critiquer. Et Blablabli ! Et blablabla ! Et patati, c'est pas comme ça ! Et patata, c'est mieux ainsi ! Et bien moi, je te dis NON ! C'est comme je veux ! Si je préfère ignorer la souffrance, cela me regarde. Je suis maître de ma vie et peintre de la toile ! A t'écouter, il faudrait que je m'attache à mes semblables. Que l'on prenne soin de moi, voilà tout ce que je désire. Du vrai moi autant que des autres qui vivent dans mon corps. Si je permettais que tu poursuives encore un peu, tu finirais par me parler d'amour. Alors, j'ordonne que tu restes dans ton coin, que tu lèves le doigt pour voir si je suis disposé à te donner la parole.

(Il se lève de la table. Au tutu.) Et hop, la conscience au tiroir ! Bien envie d'en jeter la clé. L'amour, l'amour, parlons-en de l'amour !

SCÈNE 5

MONSIEUR PAULIN.

(Semble perturbé.)

MONSIEUR PAULIN :

Jusqu'à mes quinze ans, les années passent. Je m'applique à l'exercice de la distorsion de la réalité, je dompte ma conscience trop bruyante qui me dérange et je laisse s'enchaîner les jours pour que puisse croître ma grandeur.

Et puis, un beau matin, quelque chose changea. Une partie jusqu'alors insoupçonnée de mon être venait de s'accroître... Aussi, voir enfler de la sorte ce pédoncule inconnu me bouleversa. Ainsi donc, il y avait encore une part de moi-même que je ne maîtrisais pas. Perturbation de mes jours tranquilles par cette folle nouveauté. A croire que chaque aube naissante arrive chargée de son lot d'articles nouveaux. *(Flottement.)*

Comment accepter qu'à cause de ce petit rien qui venait de prendre de l'ampleur, j'allais devoir remettre en

Monsieur PAULIN

cause une partie de mes croyances. Que les bases de mes certitudes venait de s'ébrécher. Que j'allais devoir réécrire, une nouvelle fois encore, ma conception du monde. Que vivrait pour toujours en moi un témoignage de ma nature sur lequel je n'aurai pas vraiment de prise. Ne pas se laisser diriger par un phénomène hors de contrôle. Est-ce le peintre qui décide de la couleur, ou bien la couleur qui s'impose à l'artiste ?

Bref, j'ai quinze ans et je me retrouve face à une manifestation inconnue dont j'ignore où se situe la source. En tout premier lieu, je voulais tenter de m'en débarrasser... Impossible. Un alien venait de s'inviter en moi et je ne pouvais pas l'éconduire. C'était là, et pour la première fois de ma vie, j'allais faire avec.

Mon propre personnage jouait contre moi. Constat d'échec parce que je veux dire la vérité. Vision d'horizons inédits si je souhaite embellir un peu.

Ce matin-là, au réveil, je découvrais donc que pour continuer à grandir il me faudrait absolument apprendre à aimer quelqu'un. Cette nécessité à devoir éprouver ce jeune sentiment devenait un appendice encombrant pour ma tête.

Monsieur PAULIN

Voilà donc identifiée cette partie de moi qui avait gonflé durant la nuit ! Et ma main droite n'y trouvait rien à redire.

Juste de l'amour à donner... quelle galère ! Impossible de quérir quelques conseils sur la question auprès de mes disciples : je risquais de perdre de ma splendeur. Cela s'imposait en contradiction avec l'illustre personnage que je souhaitais devenir.

Que faire ? Je voyais bien distinctement l'image que je désirais imprimer sur la toile mais j'ignorais quel outil devait être utilisé pour ce faire. Comme pour la musique, j'allais devoir concevoir une nouvelle œuvre avec rien.

Je m'interdisais tout naturellement de quémander de l'aide auprès de ma mère pour cette histoire d'amour à donner. Elle et moi venions juste de commencer à bâtir une nouvelle relation. Tous deux apprenions à tenir compte l'un de l'autre. Enfin, elle surtout, devait apprendre à réaliser tous mes désirs. A dire oui avant même que je ne formule la demande. Mais, dans le cas présent, je le savais, elle n'avait rien à m'apprendre. Elle qui, jusqu'à il y a peu, n'avait jamais ressenti d'amour. Encore moins pour moi, son fils.

Sentiment nouveau, manifestation originale qui me poussait toujours vers l'inconnu de la chose.

Lire Dom Juan ou l'histoire de Casanova ne m'aida guère. Sauf pour comprendre une chose : le besoin d'aimer quelqu'un d'autre que soi-même se révèle être partagé par la majorité de l'humanité. Déception. Fêlure dans le reflet de ma caractéristique d'homme unique que je possédais. Brisure de quelqu'un en moi qui se croyait seul.

Mes lectures m'apprirent aussi qu'en matière amoureuse tout débutait par un choix. Besoin de choisir cette personne pour laquelle nous éprouverions le plus noble des sentiments. Cette notion de noblesse me plaisait bien. J'ordonnais à mon sang de se faire bleu. Je devais me montrer le plus noble parmi les nobles. Je réinventais les codes de conduite, du parler, du savoir-vivre. Je venais de dégager mon terrain intérieur pour que puisse s'y poser cet amour qu'il me fallait vivre.

J'avais également noté que l'amour ne pouvait exister sans une certaine dose du langage et de son usage. J'en conclus que pour parvenir à obtenir l'amour, il me serait utile d'oser le demander. Idée d'une remarquable simplicité.

Voilà, j'avais appris, compris, écouté et exploré les besoins de mon corps qui souhaitait plus que tout s'emplier d'amour. Bref, j'étais prêt ! Ne me manquait plus qu'à

désigner l'heureuse veinarde qui goûterait au bonheur de recevoir le flot de mes sentiments. (*Flottement.*)

Je lâchais prise. J'ouvrais bien grand les yeux, les oreilles, le nez et les bras. Je ne voulais pas risquer de la manquer. Bras grands ouverts, je l'aperçue. Narines toutes dilatées, je lui adressai un délicieux sourire. Oreilles aux aguets, j'osai articuler un sympathique "bonjour".

"Bonjour !!!". (*Badin.*) La timide... Elle détourna son visage. Mignonne. Pas de problème, je fis le tour afin de me trouver de nouveau dans son champ de vision. A nouveau, elle se détournai. Je me déplaçai. Elle tournant, moi bougeant. Prêt à répéter l'opération autant que nécessaire, j'étais heureux que ce premier contact fut ainsi un véritable tourbillon de nos corps. Bientôt ne restaient plus qu'elle et moi. Plus aucune présence autour de nous. Les badauds s'étaient enfuis. Sans doute admiratifs et jaloux. La parade que nous offrions par l'expression de cette première rencontre devait trop les perturber.

Par la noblesse du cercle que je décrivais autour d'elle, je savais qu'elle comprenait combien elle devenait le centre de mes préoccupations immédiates. Immobile, elle vivait face à moi. Face à ceux qui existaient en moi. Je

voulais qu'elle m'adule, m'admire et contemple la beauté de l'amour que je souhaitais éprouver.

Sans un mot, par un geste de sa main retournée, paume vers le ciel, elle me fit partager son attente. Fin du jeu. Et puis, encore un geste pour me montrer combien nous étions fous. Nouvelle partie, nouvelle étape, nouveau chapitre : oser demander l'amour. J'avançai, je me rapprochai d'elle, j'étais si proche à présent que je pouvais sentir la force de son souffle. Les effluves de sa respiration, aussi. Une idée simple réclame la plus simpliste des formulations. J'articulai deux mots, précis et bien clairs : "Aime-moi !" Je ne mentais pas, je voulais sincèrement qu'elle m'aimât.

Yeux dans les yeux, je lui répétais : "Aime-moi !". Elle me répondit "Non". J'insistais : "Si, aime-moi !", elle refusait. J'implorais : "S'il te plaît, aime-moi", elle m'ignorait. Surpris, je lui ordonnai : "Tu vas m'aimer !!!". Fille de caractère, elle m'adjugea un puissant "Non !". A genoux, je suppliais tout en réfléchissant : "Par pitié, aime-moi."

Elle me repoussait, contestant le fait que je puisse vouloir son amour. Encore un peu et j'allais me vexer ! Au lieu de cela, je lui promis que je saurais la convaincre de me

porter un amour gigantesque. Elle ne pouvait passer à côté du bonheur de se trouver en ma compagnie. Je m'aperçus que j'avais toujours les genoux au sol, en un instant, je laissai s'exprimer Roméo.

Je tentais de la convaincre de sa beauté, de l'importance qu'elle gagnerait à me céder. Je lui promettais de ne pas trop l'enfermer dans un amour exclusif : que je parviendrais à me laisser aimer par tous ceux et celles qui le désireraient. Je lui garantissais de ne pas lui donner un rôle trop conséquent afin qu'elle bénéficie de mon rayonnement. Je voulais aussi lui jurer de la protéger d'elle-même et de ses tentations. Je n'en eus pas le temps. Je n'ai rien compris.

Dans la ferveur de mes déclarations, toujours prosterné devant elle, j'avais écarté un peu les genoux lorsqu'une affreuse douleur me déchira les entrailles. Elle brisa l'amour que j'espérais lui porter et tout le romantisme que j'étais devant elle par un puissant coup de pied, bien placé. (*Au tutu.*) Tu vois, Maman, je prenais en pleine face toute la dureté d'être un mâle ! Une torture par laquelle j'avalai ma langue.

Sans un mot, elle avait tourné les talons, me laissant là dans la douleur de mes espoirs piétinés. Je ne me suis

Monsieur PAULIN

jamais vraiment relevé. Il m'est toujours resté une pointe de douleur au ventre lorsque je sentais revenir les besoins de l'amour.

(Paulin s'aperçoit qu'il est allé trop loin sur les chemins de la confiance.) Enfin, je présente ici un souvenir établi pour ne pas laisser cette jeune femme se morfondre dans la culpabilité. Voici la version qui se dessine comme ma réalité, il ne faut pas en être jaloux : j'avais l'intention de faire de cette jeune personne l'élue de mon cœur. Isabelle, non, Amandine est plus jolie. Amandine, donc, qui se trouvait au milieu de la foule de ses amis ressentit ma présence avant même de m'apercevoir. L'ampleur de ma personne occupait tout l'espace. Chose naturelle pour un être qui porte tant de noblesse en lui !

Bref, elle tournait sur elle-même en caressant le rêve de me voir. Son regard croisa enfin le mien, elle fut hypnotisée, en proie au magnétisme de la divine personne que je suis. Julie, non, Amandine hurlait à tous de partir, de disparaître afin que nous puissions, elle et moi, rester seuls. Les convives s'exécutèrent au regret de ne pas avoir partagé un peu de temps avec moi.

Monsieur PAULIN

L'un face à l'autre. Elle me regardant et moi l'observant, j'ignorais par où commencer. Je n'eus nul besoin d'user de la parole puisqu'elle profita de mon hésitation pour se jeter à mon cou. J'appréciais cette étreinte, je me plaisais dans le rapprochement de nos corps, je profitais de la sensation que m'offrait le contact de son front contre mon épaule. Et puis, en un instant, elle gâcha tout ! Elle n'aurait pas dû parler.

D'abord un murmure pour lequel j'aurais feint de mal comprendre. Mais elle s'obstinait en reprenant plus fort : "Marions-nous et fais de moi ta reine.". Oh la, Oh la, doucement !

Je suis le peintre. Ma main tient le pinceau mais je ne supporte pas que l'on me tienne la main !

Le mariage est une institution. Jusque-là, les institutions ne m'avaient guère réussi. Je veille à éviter les constitutions.

Par cette poignée de mots, elle venait d'euthanasier notre couple. Notre avenir commun venait de partir en éclats. J'en avais reçu un dans l'œil, un second dans le cœur.

Véronique... Amandine resterait pour toujours mon premier et mon plus bel amour. Le seul surtout...

Monsieur PAULIN

Jamais je ne l'oublierai mais l'éclat dans mon œil ne me permettrait plus de regarder les femmes avec envie. Le morceau fiché dans mon cœur devait l'empêcher à jamais de battre en rythme avec celui d'une autre.

Elle venait de me condamner à rester fidèle à cette image d'un amour déchu, d'un amour qu'elle souhaitait enfermer dans un protocole. (*Flottement.*)

Le cœur saignant et l'esprit asséché, je la repoussai. Je tentai de la convaincre de sa méprise quant à mes intentions, de sa fausse interprétation envers ma personne.

Fière, telle une déesse courroucée au port de tête altier, elle me fusilla du regard. "Ce n'est rien.". Trois mots qui me permettaient de comprendre que je l'avais blessée.

Je n'ai jamais connu qu'elle. Autrement dit personne. Notre idylle fut la plus éphémère de l'histoire de l'humanité. En quelques petites secondes, nous nous sommes plus, découverts, rapprochés, puis déchirés sans même nous être disputés.

Voilà pourquoi je n'ai jamais connu d'autres femmes. Pour garder intacte l'idée de ce qu'aurait pu devenir cet amour, s'il n'avait pas été assassiné.

Monsieur PAULIN

Mélopie de phalanges, amour sans substance. Images d'autrefois que l'on cherche à reproduire sur la toile. Mélange du rêve et du souvenir pour redessiner les contours de la beauté.

Plutôt que mille femmes, je n'en garderai aucune !

- *Paulin retourne à sa toile, la contemple un instant et en caresse le cadre, l'air égaré.* –

SCÈNE 6

MONSIEUR PAULIN – VOIX OFF.

(En début de scène, il semble peindre son tableau.)

MONSIEUR PAULIN :

Me maintenir chaste me permettait d'envisager ma vie avec un autre regard. Combien d'énergie j'allais économiser en ne courant pas derrière celle qui aurait dû être ma moitié. Cette liberté dans la solitude du cœur accompagnée par ma majorité légale ouvraient mon devenir à toutes les possibilités. Bien plus que précédemment !

Je m'approchais de ma maturité personnelle. Mes fidèles auraient donné leur vie pour me servir et me défendre, ma mère retrouvée s'appliquait à me satisfaire au mieux et je continuais à alterner, dans le quotidien, d'une de mes personnalités à une autre.

Chaque jour, je vivais des expériences grandioses. Et puis, il y eut cette étrange rencontre. Un moment où le passé et le présent se mélangent, se lient pour tenter de nous faire oublier que la route doit toujours aller vers l'avenir. Avenir

Monsieur PAULIN

pluriels nés d'un passé unique. Peindre et transformer les souvenirs afin que la réalité soit plus plaisante. Petites entorses avec notre conscience qui, ligotée, se débat dans son placard. Deux clés égarées : celle du placard de la conscience et celle du cœur verrouillé sur l'image d'un sublime amour. Un amour si beau, si court...

Un rêve éveillé vient tout corrompre, tout détraquer. Arrive une improbable rencontre. De celles qui agacent : pas positive, ni néfaste non plus.

Voir, face à soi, celui que nous aurions pu être si seulement nous n'étions pas devenus nous-mêmes. Pourtant, le cœur affolé et une douleur dans le torse, je constatais vite que rien ne semblait truqué.

Je me trouvais face à mon image. La mienne, la vraie, juste avec quelques variantes dans sa représentation, dans son aspect. Cet autre qui se scrutait me ressemblait. Moi et pas moi. Un gars venu de l'avenir pour me montrer tous les défauts imprimés par l'âge sur mon visage. Son visage, pas le mien. Un fantôme en visite du passé pour me mettre en garde contre mes origines.

Mon père.

Monsieur PAULIN

J'ignorais que j'en possédais un ! Cette annonce diminuait considérablement la valeur du mystère que j'accordais à mon apparition dans ce monde. Comment moi, le fabuleux, l'unique, le messie de mon devenir, pouvais-je avoir des origines aussi banales ? Coup dur auquel je me devais de faire face. Méfiance et incertitude.

Quel accueil aurais-je dû réserver à cet homme, cet inconnu, ce père ?

VOIX OFF :

Tu ne sembles pas très enthousiasmé par notre rencontre. Depuis toujours, je pense à toi, j'essaie de dessiner les traits de ton visage mais l'imagination a ses limites.

Je n'en pouvais plus de ne pas connaître la couleur de tes yeux et de tes cheveux. Il devenait indispensable de prendre conscience, de visu, de la part de mon héritage qui est placé dans tes veines.

Besoin de voir à quel point une partie de moi continuera à se déplacer sur cette Terre lorsque je ne serai plus. Voir ce que, de moi, la nature a placé en toi.

Je suis satisfait de vérifier que tu es, bel et bien, un petit bout de moi.

Monsieur PAULIN

MONSIEUR PAULIN :

Disons plutôt la réalité : le fragment, c'est toi ! Jusqu'à présent, tu ne possédais aucune forme d'existence. Jamais tu n'es intervenu dans mes choix, jamais non plus, tu n'as modelé ma créativité.

Tu t'octroies une importance et une incarnation qui sont totalement illégitimes. En aucun cas, tu ne trouveras d'autre emprise sur moi que celle que je voudrai bien te céder.

VOIX OFF :

Je pouvais me présenter devant toi, les bras chargés de délicieux présents. Je savais quoi te dire pour jouer le rôle du père repenté et désespéré. J'aurais facilement trompé ta vigilance, le temps de notre apprivoisement. Aurais-je dû me renseigner pour échantillonner tes faiblesses et, doucement, les exploiter ? Avec un peu de courage, mes larmes te béniraient. Elles baigneraient de fictifs remords qui rachèteraient mes années d'absence.

Monsieur PAULIN

MONSIEUR PAULIN :

Je peux feindre la joie, le plaisir de ton entrée dans ma vie. Une allégresse pourrait envahir mon cœur ; pourtant, y'a rien là. Y'a rien là ! Devrais-je croire que, de compromis en arrangements, nous pourrions tisser une relation superflue et inutile ? Ta seule présence devant moi serait-elle un gage suffisant d'une durabilité de nos contacts ? Regarde, tu vois, je ne veux pas feindre le fils éploré en mal de connaissance de ses origines. Il n'en est rien.

VOIX OFF :

N'as-tu aucune sorte de pitié pour mes errances et mes doutes ? Ma vie traçait une boucle et j'en ai fait le tour. Je me retrouve au commencement, à toi. Toute la suite des nombreux événements qui se déroulèrent dans le temps de mon absence n'ont aucune importance. Seule compte la réunification du passé et du présent.

MONSIEUR PAULIN :

Je suis un homme d'avenir ! Mon passé m'aide à construire mes lendemains. Nulle part dans ma tête, tu ne trouveras d'images de toi. Aucun de ceux que je suis, de

Monsieur PAULIN

ceux que j'étais ne possède de souvenirs de toi. Poursuis donc ta route, faisons comme si ces quelques minutes partagées n'avaient jamais existé. Personne ne peut me demander de m'aventurer sur des voies qui ne me plaisent pas. Tout est bien. Je me renouvelle en permanence et je laisse s'exprimer le personnage qu'il me plaît d'être. Mes rêves modèlent ma vie, ils contournent mes souffrances. Je resterai le maître du jeu.

Comme père, je ne peux avoir que celui qui saurait être à ma hauteur. Je nais et renais de moi-même.

Pars donc, avance et ne te retourne pas, bouge tes espoirs et dépose-les plus loin, dégage ma voie, fous le camp, barre-toi, de l'air ! Tu es un personnage sans épaisseur, un individu sans matière.

Il repartait, disparaissant dans l'anonymat de la masse de tous ceux qui ne m'intéressent pas. Je n'avais rien à gagner. Disons que je n'en gardais qu'une impression de mauvais rêve, d'une hideuse hallucination, d'un cauchemar mal maîtrisé.

Plus charmant encore, nous dirons que rien ne s'est passé ! Jamais.

Monsieur PAULIN

Et voilà comment je n'ai jamais eu de père !

Avant moi, il y avait une idée, je lui succédai. L'action engendra de la matière. Cette matière allait devenir moi ! Ou l'un de ceux qui sont en moi. Ou bien encore tous à la fois. Puisque je viens de la matière qui naît elle-même de la pensée, alors, je suis un enfant de l'esprit. (*Pour lui-même.*) Argumenté de cette façon, cela est beaucoup plus agréable. Plus plaisant. A la mesure de la définition que j'aime formuler en ce qui concerne mes origines.

Voici, je dirais que je suis né de moi-même selon une variante de la parthénogenèse. L'idée que je me faisais de moi, m'a permis de devenir celui que je suis.

Peindre une image dont je suis l'auteur, le modèle et la représentation. Je deviens le tout. J'acquiers le rôle de mon propre messie.

J'enseigne ma liberté de vivre en fonction de mes croyances. Je bénis ceux qui m'adulent, j'encense ceux qui m'écrivent des cantiques, je sacralise ceux qui m'idolâtrèrent. Je suis Paulin et je redessine les contours du monde en fonction des horizons qui me plaisent. Je suis Paulin, encore, et je donne aux choses les couleurs qui enchantent mes yeux ! Je deviens Paul et je couvre Paulin de baisers. Camille

Monsieur PAULIN

s'exprime par ma bouche et loue ma personne. *(Il se jette à genoux, les bras tendus vers le ciel.)* Tous s'inclinent à genoux devant moi.

- *Paulin reste en position d'adoration pendant quelques temps, comme en transe. Petit à petit, son enthousiasme retombe, lentement mais significativement.* -

Monsieur PAULIN

SCÈNE 7

MONSIEUR PAULIN PUIS L'INFIRMIER.

(Toujours à genoux mais dans une attitude plus résignée.)

MONSIEUR PAULIN :

Ensuite, il m'a bien fallu grandir... Même en luttant de toutes mes forces, en combattant de tous mes espoirs, en résistant de toutes mes croyances, j'ai fini par devenir adulte.

(Il se relève.) Ma très chère mère crut bon de me préciser que cet état d'homme adulte était synonyme d'autonomie, de responsabilité, mieux encore, de respectabilité.

Pour ma part, je considérais que, tant que ma conscience demeurait endormie et silencieuse, tout irait pour le mieux.

Durant un temps, je me questionnais, à défaut de mode d'emploi, Que doit faire de plus un adulte par rapport à un enfant ? Pourquoi le passage de la frontière entre ces deux âges devait modifier ma vision de mon univers ?

Monsieur PAULIN

Bien avant cela, j'avais compris que je pouvais discipliner les rebelles par la force. J'entrais dans une lutte à la seule condition d'être supérieur en nombre ou avec la garantie de ne me faire le tortionnaire que des plus faibles que moi. Si je ne pouvais dompter les réfractaires à mes idées par les poings, j'usais plutôt de charme, de malice ou de ruse pour les convertir à mes idées.

Dès lors que je devenais adulte, je pouvais toujours frapper, ruser ou charmer mais cela apparaissait comme étant beaucoup moins discret. Mais, finalement, tous ceux que je côtoyais comptaient parmi mes adeptes de longue date.

Alors, quoi faire ? Attendre de franchir une nouvelle étape dans ma réalisation personnelle ? Me complaire dans la monotonie du quotidien ? Partir à la découverte du monde, ramener de mes voyages de nouveaux concepts et gagner de nouveaux fidèles ?

Cette dernière question se présentait comme le menu de fabuleux délices à venir. J'allais pouvoir cueillir d'incroyables expériences.

Monsieur PAULIN

C'était décidé : je devenais l'aventurier de ma vie. Je pris le plus grand soin à choisir ma tenue de voyage pour me présenter au monde nu comme un vers.

Je voulais partir sur-le-champ, voir ma mère succomber à ses larmes pour me donner l'envie de revenir un jour, pourquoi pas.

Pour bien débiter mes voyages au long cours, je choisis le meilleur siège. Une fois bien calé au fond d'un fauteuil moelleux, j'étais prêt. Prêt à vivre mille choses, rencontrer de nouveaux visages et convaincre les foules de mon génie.

Prêt et bien assis, je suis parti.

Ma curiosité conquérante, le cœur battant et ma disponibilité d'esprit me permirent de tout voir, de tout ressentir pour mieux savoir. Irréalisme que de songer à me découvrir moi-même. Je demeurais insaisissable et volatil pour tous.

Je ne voulais poursuivre qu'un seul but : celui de rester intégralement disponible à mes découvertes. Chaque jour trouvait un sens nouveau grâce aux images qui défilaient devant moi. Tantôt, je me faisais pêcheur sur les rives du Mékong, je me voyais propulsé chef de tribu

Monsieur PAULIN

pygmée, sherpa himalayen parti à la poursuite d'une créature mystérieuse, tantôt croupier dans un casino de Las Vegas.

J'embrassais à pleine bouche la part fabuleuse de mon destin. Le futur si longtemps imaginé était à présent là, devant moi, à l'intérieur de mon corps, tout autour de moi. Frissonnant d'une intense passion jusqu'à ressentir les premiers signes d'une vomitive nausée. Ne fermais-je pas les yeux qu'en dernier recours, rompu de fatigue, à demi-mort de froid ?

En route pour de délicates contemplations, j'échouai vite sur le trottoir d'une impasse. Ma solitude et ma soif d'en faire toujours plus pour seuls bagages. Nu face à la grandeur du monde. Malade à force de ne trouver que des limites à l'univers matériel. J'avais beau chercher au fond de mes tripes, personne en moi ne pouvait être Dieu. Je me faisais de plus en plus mon propre messie. Je ne pouvais toujours pas être une fille pour ma mère. Plus j'avançais dans mes découvertes, plus je m'isolais. Incompris de tous, je ne distinguais plus ma place légitime au milieu de l'œuvre. Je ne pouvais songer à rentrer car je n'avais pas encore atteint l'extrême limite de l'aventure.

Monsieur PAULIN

Alors, je rebondissais d'un trottoir à l'autre. D'Afrique en orient, du nord au Brésil. Passant aussi d'une maladie à l'autre, de la faim à la soif. Enfin, je préfère dire, tout bêtement que j'ai vécu mille choses. (*Triste.*) Choses fabuleuses, incroyables choses... Choses magnifiques.

(*A nouveau joyeux.*) Quel voyage ! Même si j'avais souvent la tête dans le ruisseau à force de vivre parmi les étoiles, j'étais ravi. Bienheureux le prince déchu car il découvrira d'autre voyage dans son pèlerinage...

Un accroc dans le déroulement du destin m'obligea à réintégrer le monde connu. Je me plaisais, pourtant, à contempler les images, bien calé dans le moelleux de mon poste d'observation. Je ne pouvais pas oublier ma mère, pas plus que l'ignorer. Durant un instant, je perdais un peu pied, je n'étais plus mon propre instrument. Je maîtrisais les règles du jeu, mais elles m'accablaient.

Et ma conscience qui revenait : "Quitte donc cette télé un instant !". Peut-être pas ma conscience... Peut-être un autre élément extérieur à moi...

Tels furent les derniers mots qu'elle prononça avant de s'éteindre. Pas la conscience, pas la télé mais ma mère. Petit bruit sourd au contact du parquet. Léger rebond du

Monsieur PAULIN

corps contre le sol. Tache fragile au milieu de la pièce. Tout à coup, quelque chose ne se trouvait plus à sa place. Désordre dans l'univers.

Assis dans le fauteuil, je devais rentrer de mon voyage. Fin de l'aventure avant d'en accueillir une autre.

Je sentais bien qu'une fille commençait à pleurer, en moi. La fille de ma mère, celle qui se forgeait à son image depuis toujours. Dommage, cette fille en moi et notre mère ne se rencontreraient jamais. Trop tard.

Je ne pouvais pas faire grand-chose, alors, je convoquai mes disciples afin de leur annoncer leur deuil. De leur donner congé. Définitivement puisque sans ma mère, je n'avais plus besoin de plaire à personne. J'ai commencé à respirer, pour la première fois, je me retrouvais seul dans ma tête. Je profitais aussi de la solitude dans mon corps. Peut-être que ce n'est pas moi qui suis resté dans mon corps... Toujours est-il qu'il n'y avait plus qu'une seule et unique personne dedans.

Je suis retourné m'asseoir dans le fauteuil de mes voyages. Sans bouger, sans rien faire, j'attendais que vienne à moi mon nouveau destin. Parfois, j'ouvrais la bouche dans l'espoir d'écouter ses paroles. Rien.

Monsieur PAULIN

Quelques temps après, je ne saurais dire combien, des gens ont envahi mon monde. Un horizon qui puait, pollué par la tache que laissait ma mère sur le sol, toujours au centre de la pièce. Ils prirent possession de tout : des meubles, du souvenir de ma mère, de moi.

Non, pas de moi. J'étais libre. Je suis parti, j'avancé tout droit, toujours plus vite jusqu'à la montagne. Je rassemblais mes forces et construisais mon nouveau royaume. Tout ce qui est rassemblé ici est le gage de ma liberté !

(A la toile sur laquelle il travaillait.) Voici donc le bout de mon histoire que je t'offre. Je place en toi tous ces souvenirs du passé qui rendent exact le présent. Je ne me trompais pas, tu es ma plus belle œuvre. Je te baptise donc "gardienne du souvenir". Voilà donc une aventure qui s'achève. Passage d'un éphémère. Je demeure le peintre et je vis tranquillement au centre du tableau. J'ai déposé ce qui n'existe plus et je peux me tourner vers ce qui sera. Vivre entre deux portes dans le couloir du temps. Vivre dans un monde toujours entre deux réalités.

- *Entre l'infirmier.* -

Monsieur PAULIN

L'INFIRMIER :

Il est l'heure, venez, je viens vous chercher.

MONSIEUR PAULIN :

(Toujours devant son ouvrage.)

Je reste libre, seul maître de moi-même. Je gagne toujours.

L'INFIRMIER :

(Distrait, il scrute la scène.) Vous ne vous êtes pas blessé, au moins ? *(Il s'arrête sur les toiles déposées sur le sol.)* Vous êtes peintre maintenant ? Depuis quand ?

MONSIEUR PAULIN :

Depuis deux jours. Mélange de deux couleurs pour n'en faire plus qu'une. Vivre au centre du tableau, s'épandre jusqu'à en atteindre les limites. Transformer les choses, changer leur nature pour les rendre plus plaisantes. Demander à toute chose d'être fidèle à moi. *(A l'infirmier.)* Regarder, admirer, contempler l'œuvre et vous saurez les mystères de l'homme, du peintre.

Monsieur PAULIN

L'INFIRMIER :

Faites voir... *(Il se place aux côtés de Paulin, regardant la toile sur laquelle il travaillait.)* Ah, oui, je vois. Puis-je la contempler à la lumière ? *(Il retourne le chevalet, dévoilant l'ouvrage de Paulin au public. La toile est vierge.)* Très belle, permettez que j'en admire une seconde ? *(Il se saisit d'une toile enveloppée qui repose sur le fond de la scène, déchire le papier journal qui la recouvre. Cette toile aussi est entièrement blanche.)* Très jolie, en effet !

MONSIEUR PAULIN :

Je suis au centre du tableau. Deux journées que je suis peintre. Et j'ai déjà fait une grande carrière. Des choses fabuleuses... Ma mère aime beaucoup.

L'INFIRMIER :

Vous devez rencontrer un peu de monde. Sortons, vous allez me raconter ! *(Ils sortent.)*

- RIDEAU -

Aléria, Juin 2008.